

Errantes et Vagabondes

Antonin Savignac

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Au lecteur

En osant présenter au public ces poésies « Errantes et Vagabondes », nous ne pouvons nous empêcher de songer aux vers de Boileau qui sont dans toutes les mémoires :

C'est en vain qu'au Parnasse un téméraire auteur
Pense de l'art des vers atteindre la hauteur ;
Si Phœbus en naissant ne l'a point fait poète…

Antonin Savignac est, lui, un poète d'instinct, un poète selon Boileau. Il n'appartient pas à cette secte de rimeurs quand même, pour lesquels la poésie est une torture, qui dissimulent des apparences de pensées sous des semblants de style et se croient des esprits supérieurs et raffinés parce qu'ils affectent de ne sentir ni d'écrire comme tout le monde et pour tout le monde.

L'auteur dont nous voulons parler est un homme modeste, mais inspiré. On se le représente, au fond de ces montagnes des Vosges où il travaille ignoré de la critique, vivant dans un commerce secret et discret avec une Muse, tantôt délicieusement mélancolique, tantôt doucement joyeuse, qui vient lui chuchoter à l'oreille ses tristesses et ses plaisirs, parfois, disons-le, ses haines, avec un murmure de confidence. C'est animé de son souffle bienfaisant, et c'est en quelque sorte naturellement, que Savignac, ce privilégié, chante ses chants sincères. Il nous avouait qu'il « versifie » avec une grande facilité, et il ajoutait en son langage familier et expressif : « Quand une idée me trotte dans la cervelle, j'ai bientôt fait de la mettre sur le papier. » Nous le croyons volon-

tiers. Car l'indignation et l'enthousiasme seuls le font parler. Qu'elle apprenne une insulte à la patrie ou la faute d'un homme politique, aussitôt sa Muse, compagne fidèle et sûre, soulèvera le cœur de notre poète ; elle guidera sa main courageuse, et lui fera stigmatiser le coupable dans des strophes vibrantes et vengeresses. D'autres fois, plus calme, mais toujours ému, l'auteur se contentera de sourire avec une ironie vraiment voltairienne des hypocrisies éclatantes, des hâbleries inutiles, des croyances démodées, et de même qu'il a su tout à l'heure terrasser l'ennemi à coups de massue, pour ainsi dire, de même il sait maintenant l'irriter et le percer à coups d'épingle. Alors son vers mordant a la jovialité malicieuse de l'esprit français. Enfin, aux heures d'apaisement et de rêverie, il laisse sa pensée errer sur cette charmante nature qui l'entoure ; il s'enivre à contempler le paysage, ici plein de candeur, et il en exprime la tendresse pénétrante en des symphonies inappréciables qui semblent des caresses de courtisane. Ou bien encore il s'enchante avec le bonheur du foyer ; il s'égaie d'un récit, d'une anecdote, sans dédaigner jamais ni les petites choses, ni les sentiments ordinaires. Il arrive même à son imagination, paisible néanmoins, de remonter vers le souvenir des grands poètes disparus pour leur apporter l'hommage d'un disciple et la salutation d'un confrère.

Antonin Savignac est donc un poète libéral, vrai fils de 89, doublé d'un philosophe de bon sens ; non pas de ce sens commun, épais et embarrassé dans le bourbier des idées mesquines et basses, mais de ce bon sens mâtiné d'idéal, pratique à la fois et élevé, capable en un mot de mêler l'utile à l'agréable. L'auteur parle quelque part du « Dieu des honnêtes gens » ; nous pourrions dire qu'il en est le poète.

Maintenant, on ne s'étonnera pas de trouver dans les vers qu'on va lire des infractions aux lois de la prosodie, aux nécessités du rhythme, à la tyrannie de la grammaire. Avec une sage audace, l'écrivain écarte les obstacles déraisonnables qui ont le tort d'arrêter l'élan de son imagination indépendante. Qu'importent, en effet, les délicatesses d'école ? Les entraves sont bonnes pour ceux-là seuls qui n'ont que le mérite de la difficulté vaincue. Mais quand la pensée est noble ou judicieuse, elle a le droit d'être, sinon incorrecte, du moins libre ; souvent elle en a le devoir.

Faut-il conclure sur ce nouveau venu dans la littérature, qui aura demain sans doute une renommée légitime ? Il ne fait penser ni à Théophile Gautier, ni à Baudelaire, ni même à Alfred de Vigny. Plus sobre, plus tempéré, plus restreint, il rappelle les Belmontet, les Viennet, les Alexandre Guiraud, ces humbles nourrissons des Muses qui ne hantent point les hautes cimes, mais qui élèvent les moindres sommets en les hantant.

Le Thillot (Vosges), octobre 1887.

Camille Bloch.

Fauvette que fais-tu ?

Que fais-tu, charmante fauvette,
Dans ce buisson épais, touffu ?
Triste, soucieuse et muette,
Fauvette, dis-moi, que fais-tu ?
Je te vois, soudain, disparaître,
Prendre ton vol et t'en aller

Vers je ne sais où, reparaître
Et puis de nouveau t'envoler :
Quels sont donc ce secret manège,
Ces détours, cet air soucieux ?
Mignonne, mon cœur te protège :
Pourquoi te cacher à mes yeux ?
J'ai vu, petite effarouchée,
Du mil qui jadis vous nourrit
La tige morte, desséchée
À votre bec. On fait son nid ?
Pourquoi te cacher, ma petite ?
Il n'est point défendu d'aimer :
Si tout, autour de nous, s'agite
Et ne cesse de s'animer,
C'est que, vois-tu, ma toute belle,
L'Amour règne au mortel séjour :
Et la Terre n'est éternelle
Qu'autant qu'éternel est l'Amour.
Faire son nid sur une branche
Au feuillage épais, protecteur,
Près d'un ruisseau dont l'eau s'épanche
Et coule parmi mousse et fleur ;
Qu'il soit bien chaud, qu'il soit solide ;
À l'abri du souffle des vents,
Du serein, de l'orage humide,
Et surtout des regards méchants,
Tel est l'instinct qui vous anime,
De la Nature êtres ailés :
De l'arbre Dieu garde la cime
Où vos amours se sont parlés !

Oui, je sais, ô future mère,
Pourquoi ton cœur est si craintif,
Pourquoi ton vol n'est que mystère.
Tu trembles pour ton frêle esquif ?
Tu crains qu'il devienne la proie
Des oiseaux, forbans de ces lieux ;
Ou qu'il fasse la folle joie
Du dénicheur malicieux ?
Je comprends le soin qui t'agite,
Et ton mutisme et ton cœur d'or :
Cache-toi bien, ô mère ! évite
De dévoiler ton seul trésor !
Cache-toi bien ! que la Nature,
La Liberté, le Créateur,
Par ta jeune progéniture
Soient célébrés avec ardeur.
Qu'aux aériennes phalanges,
Aux chants mélodieux,
Viennent s'unir tes petits anges,
Gazouillant leurs refrains joyeux
Et qu'un jour, désir qui m'oppresse,
Je puisse voir ton vol guider
L'objet chéri de ta tendresse
Vers l'Espace, pour l'égayer.

1864.

Un brin d'herbe

Tendre petit brin d'herbe,
Messager des beaux jours,
Fruit divin et superbe
Des terrestres amours,
Dans ton puissant exemple
Ma pauvreté se lit,
Et plus je te contemple
Plus je me vois petit !
Un léger vent t'agite :
Que suis-je auprès de toi ?
Une ombre qui fuit vite :
Ce qu'est empire ou roi.
Tu fleuris et tu charmes
Sans cesser de grandir :
Moi, je n'ai que des larmes
Pour vieillir et mourir !

Que te fait la faucille
Au fort de ses rigueurs ?
Joyeux, elle t'exile…
Pour renaître, tu meurs :
Un jour devant ma parque
S'arrêtera le Temps :
Vogue, vogue ma barque…
Adieu, prochain printemps !

Aimer sa mère

Charmant enfant, aux cheveux blonds,
Aimes-tu bien ta bonne mère ?
Un oui se lit sous sa paupière,
Toi-même, enfant, me le réponds.
Comment ne l'aimerais-tu pas ?
Elle, qui, lorsque tu sommeilles
T'admire ! et quand tu te réveilles
Te sourit, en tendant les bras !
Elle, quand, au sein des pavots,
Ta frêle nature repose,
De marcher près de ton lit n'ose,
Crainte de troubler ton repos !
Elle, joyeuse quand tu ris ;
Si caressante quand tu pleures !
Qui passerait de longues heures
À recueillir tous tes souris !
Elle, fuyant monde, plaisirs,
N'ayant de sujets d'allégresse
Que dans le fruit de sa tendresse,
Seul, venant combler ses désirs.
Ici-bas, est-il un trésor
Plus cher que le cœur d'une mère ?
Non, tous les trésors de la Terre,
Enfant, ne l'égalent encor.
Que font aux fibres de ce cœur
Le rang, les honneurs, la richesse,
Si de la filiale tendresse
En vain il aspire à l'ardeur ?

Dans cet ardent brasier pour
Calmer la soif qui le dévore,
Comme une perle de l'aurore,
Ne tombe une larme d'amour ?
Aimer sa mère ! enfant chéri,
Tel est le cri de la Nature :
Crois-le bien, sans être parjure,
Nul ne se dérobe à ce cri.
Aime ta mère ! aime-la bien !
Plus tard tu sauras reconnaître
Combien elle t'aima ! peut-être,
Alors son appui, son soutien.
Plus tard, si fidèle toujours
Tu fus à l'amour de ta mère,
Heureux tu seras sur la terre
Et les cieux béniront tes jours.

Bon et mauvais cœur

« Ô vous, qui m'entendez, seigneur ou noble dame
Donnez à l'aveugle vieillard !
Il priera pour vos jours, il priera pour votre âme !
Et du ciel, où l'amour puise sa vive flamme,
Dieu vous le rendra tôt ou tard !
Donnez ! vous le savez, la main qui fait l'aumône,
Dans les champs de l'Humanité,
Cueille une palme d'or, une blanche couronne,
Que tresse le Bienfait, que l'Éternité donne
Aux jours de l'Immortalité ! »

C’est ainsi, qu’implorant aux portes de l’asile
D’une ménagère sans cœur,
Un aveugle tendait son ingrate sébile :
Fatale insigne du malheur !
« Je ne puis rien pour vous », répond l’âme imprudente,
— Qu’une fausse vertu rendait indifférente —
« J’ai pour vivre le fruit d’un labour de vingt ans :
À peine en ai-je assez pour nourrir mes enfants. »
Le malheureux chasse, banni, dans sa misère,
N’en récite pas moins sa fervente prière !
— Tel, sous le ciel indou, l’on voit le saint martyr
Prier pour ses bourreaux, au lieu de les honnir. —
Et, guidé par son chien, il suit toujours sa route ;
Quand, soudain, il entend, il s’arrête, il écoute :
Est-ce un nouvel espoir ?
C’est la voix d’une grisette du voisinage,
Plus philosophe que volage,

Dont chaque écho répétant les doux chants
Redit : « Dans un grenier qu’on est bien à vingt ans ! »
Déjà l’infortuné gémit, prie auprès d’elle !
« Ah ! mon vieux brave, lui dit-elle,
Voyez-vous,
Point riche on n’est chez nous :
Filles, esprits légers, d’un âge où, dans la vie,
Jamais on n’a connu l’or de l’économie ;
N’ayant d’autre désir :
Qu’aimer, rire, chanter, donner tout au plaisir,
— Heureuses si, pendant le cours de la campagne,
On peut s’entretenir avec le peu qu’on gagne ; —
Tel est notre destin. Cependant la pitié

Dans nos ris et nos chants est toujours de moitié :
Tenez ! » — « Dieu vous le rende, un jour ! » heureux notre hère
D'aller vers d'autres cœurs adresser sa prière !
Et la grisette d'entonner :
La Lisette de Béranger.

Au pied d'un chêne

Chêne, témoin du moyen âge
Je viens goûter quelque repos
Sous ton épais et vert feuillage :
Pâtres, bergères et troupeaux
Ont dit bonsoir à la vallée.
Et la brise, sur les côteaux,
Au crépuscule s'est mêlée.
Comme toi, de la solitude
J'aime le calme et les douceurs
Et mon âme, sans être prude,
Préfère le séjour des fleurs
À cette existence mondaine
Où l'on voit s'étioler les cœurs !
Le mien aime les vals, la plaine.
Que me font éclat, pompe, faste,
Vains honneurs et tous les plaisirs
Des grands, orgueilleuse caste ;
La Gloire, aux étoilés saphirs,
Si je ne puis, loin du malaise,
Pour satisfaire à mes désirs,
Courir les champs, tout à mon aise

Si je ne puis dans la Nature
Puiser à l'envi, à longs traits,

Parmi ses touffes de verdure,
Ses fleurs où siègent les attraits,
Quelques rayons de cette flamme
Que Dieu nous donne, en ses bienfaits,
Pour en faire jouir notre âme ?
Rameaux touffus, qu'Éole berce
D'un souffle doux et caressant,
Du monde je fuis le commerce
Et la sphère : tombeau vivant !
J'accours vers vous pour me soustraire
Aux feux du monstre chatoyant :
Rameaux, seuls vous savez me plaire !
Que la Nature m'est donc belle !
Que n'ai-je, en l'animé tableau,
Le vol léger de l'hirondelle
Et pour demeure un nid d'oiseau ?
Que ne suis-je source limpide,
Tendre, adolescent arbrisseau,
Liseron blanc, rocher aride ?
Que ne suis-je petit insecte,
Pour vivre heureux en mon sillon ?
Des fleurs pour sourire à la secte,
Que ne suis-je beau papillon ?
Que ne suis-je myrtile, alize
Pour mûrir au bois ? Aquilon
Pour soupirer avec la brise ?
Mais non ! je suis un pauvre hère
Rivé, par une chaîne, au sol !

Quand tout s'émeut, moi seul espère !
J'attends quand l'oiseau prend son vol !
Et si je chante la Nature.
Bien faible écho du rossignol,
Chêne, est ma pauvre créature !

Blanche

Par un de ces beaux jours où l'on se sent renaître,
Blanche, de grand matin, était à sa fenêtre
Le front rêveur que sa mignonne main
Étayait mollement. Elle avait du chagrin
La vierge au blanc peignoir, voile d'adolescence !
Ses cheveux, boucles d'or, sur son cou d'innocence
Flottaient, et quand soufflait la brise, laissaient voir
L'incarnat qu'à quinze ans tout ange dut avoir.

Une larme ondoyait sa paupière brisée. —
On aurait dit d'un lys la goutte de rosée
Prête à tomber. — Enfin, quelle était sa douleur ?
Souffrance corporelle ou martyre du cœur ?
Avait-elle caché quelque faute à sa mère ?
Ou la veille oublié de dire sa prière ?
Pour elle c'eût été beaucoup, —
Blanche avait rêvé du loup.

La veillée

C'était un soir d'hiver. Dehors soufflait la bise,
Apportant givre et gel : la rivière était prise.
Sous un chaume vosgien, festonné de glaçons,
Veillaient autour du feu, vieillards, filles, garçons.
La jeunesse, en ses jeux, crainte qu'on l'importune,
Retirée en un coin de la salle commune,
Folâtrait : mais, au sein de sa bruyante ardeur
La pureté régnait, ainsi qu'au fond du cœur.
— Temps, à jamais enfuis, où les plaisirs champêtres
N'altéraient point l'azur du front de ses ancêtres,
Où êtes-vous ? — Aïeules, épouses filaient,
Alors que, sous leurs yeux, les maris courtisaient
Tantôt la dame en cœur, tantôt la dame en pique.
Bref, on était heureux, en ce lieu domestique
Quand, du timbre enroué, pour la douzième fois
De la moitié du jour, vint retentir la voix.
« Minuit ! ami tu dors ? » — « Non, lourde est ma paupière. —
« Soixante ans, aujourd'hui, je ne dormais point, Pierre ! »
À cet accent, chacun d'accourir au foyer
Pour ouïr le récit de l'ancien grenadier :…
« Ce jour à pareille heure, il est soixante années
— Enfants, c'était le temps des grandes destinées ! —
La neige en gros flocons tombe ; froide est la nuit ;
Tout est tranquille au camp : on entend que le bruit
De la brise du nord, apportant le « qui-vive ! »
De quelque sentinelle à l'espion qui s'esquive…
À l'âtre du bivouac commun du bataillon
Le Petit dort ! silence ! il songe à la Nation.

Je suis-là… eh morbleu ! gare à qui le réveille !…
D'un grand jour de l'armée, enfants, c'était la veille !…
À peine il savourait les parfums du sommeil
Quand l'aurore apparut. Pierre, quel beau réveil !
J'entends, j'entends sa voix entraînante et guerrière,
Lorsqu'il vit l'Autrichien déployer sa bannière :
« Aux armes ! suivez-moi ! frères, le tambour bat !… »
C'est alors que chacun voudrait être soldat !

Combien, ô mes enfants ! est cher à ma mémoire
Ce lointain souvenir de hauts faits et de gloire,
Où, du champ combattu, sans relâche vainqueurs,
Nos aigles triomphaient de deux fiers empereurs !…
Austerlitz !!… » À ce nom, du beau temps de sa vie
Le vieux brave, un instant recouvre l'énergie :
« Grenadiers, en avant ! vive Napoléon ! »
Ce cri fit tressaillir les morts du Panthéon.

1867.

Filles et fleurs

Pleines de charme, de souplesse
Sur leurs tiges, de belles fleurs,
Aux yeux ravis de leur déesse,
Étalaient leurs vives couleurs ;
Mais, par une aurore sorcière sereine,
— La rosée ondoyait à peine
Des corolles le teint vermeille —
Sous le feu brûlant du soleil,

Et du zéphir la chaude haleine,
S'étiolèrent lys et jasmin !
Et, sur sa tige languissante
La rose, la veille éclatante,
Vit ravir son royal carmin !
De la fleur vous êtes l'image :
Dans ce séjour d'illusions,
Jeunes filles, fleurs du bel âge,
Craignez le feu des passions !
La sagesse, c'est la rosée
Qui vos jeunes fronts fait fleurir :
Onde pure, source irisée,
Puissiez-vous ne jamais tarir !

1867.

Le régiment qui passe

J'entends le régiment qui passe :
Vite, vite, accourez enfants,
Laissez fuir l'heure de la classe.
J'entends le régiment qui passe :
Venez voir les soldats charmants.
Au coin débouche la colonne :
En tête sont barbus sapeurs,

Les enfants chéris de Bellone,
Des cuisinières les doux cœurs.
Non, rien ne résiste à leur hache ;
Tout obstacle, devant leurs pas

Disparaît. Sans être bravache
Sapeur on est ou sapeur pas.
Mais admirez ce superbe homme,
À l'air heureux, reluisant d'or
Comme de sa canne la pomme.
Enfants, c'est le tambour major :
Aux tapins, avec grâce, il marque
Le signal des ras et des flas :
Bel homme, au grand jour de ta parque,
On pleurera tes échalas.
Aux tambours battant, en cadence,
La marche qui marque le pas,
Vient succéder la fugue intense
Des trombones et des trombas :
Le troupier dit que la musique
Délasse le corps et l'esprit :
C'est pourquoi cet art magnifique
Chez tout aveugle est en crédit.
Fait caporal en Kabylie,
Capitaine à Balaclava,
Commandant sorti d'Italie,
Puis aux Mexique on l'acheva :
Tel est le grand chef de la bande ;
Qu'il est vaillant sur son coursier !
Tout tremble à la voix qui commande !
Allez, c'est un fameux guerrier.
Il est suivi de son escorte,
Que l'on nomme l'état-major,
Officiers de plus d'une sorte :
Blancs-becs, vieux grisons, vrai trésor

De sécurité pour la France :
Car viennent des jours menaçants,
Les troubades, malgré leur vaillance,
Sans eux, seraient-ils triomphants ?
Salut, grenadiers intrépides,
Au regard vif, au teint bronzé :
À voir vos poitrines solides
De vaincre nul s'est refusé :
Aux premiers rangs dans la bataille
On vous destine, hommes de cœur :
À vous les premiers la mitraille,
La mort. Grenadiers, c'est flatteur.

Chapeaux bas ! Voici la houlette
Ralliant de Mars le troupeau ;
Sont inscrits sur sa colorette
Ses faits d'armes : c'est le drapeau !
Que de vengeances, que de crimes
En son pays se sont accomplis !
Que d'illusions, de victimes
Sont ensevelies sous ses plis !
Derrière la sombre tenue
Tiennent les rangs des fusiliers ;
Hier innocente recrue,
Demain terribles grenadiers :
Car un conscrit est incapable,
Sur l'arme sans un long labeur
D'occire ou blesser son semblable :
Pour cela, vive un voltigeur !
Voltigeurs, voltigeurs alertes,
Pour finir vous faites très bien ;

Coups de mains, surprises, alertes,
Non, avec vous, il n'en est rien.
Vos baïonnettes sont cruelles…
À vous le décisif moment…
Les regards langoureux des belles :
Sans voltigeur nul régiment.
Mais j'oubliais la cantinière ;
La voici, son gentil chapeau
Est sur l'oreille, en bandoulière
Elle porte un petit tonneau.
Depuis dix ans elle est le gage
de certain caporal-tambour,
Qui veut bien, en homme fort sage,
Boire son vin pour son amour.
J'entends le régiment qui passe :
Vite, vite, accourez enfants,
Laissez fuir l'heure de la classe,
J'entends le régiment qui passe,
Venez voir les soldats charmants.

Salut printemps

Salut, printemps ! salut, beaux jours !
Salut, saison des terrestres amours !
Soleil d'avril, sous ta suave haleine,
Je pourrai donc courir la plaine,
Et m'enivrer des parfums doucereux
Qui naissent de tes tièdes feux !

Je pourrai donc, loin du foyer,
Où m'enfermait un climat meurtrier,
Aller, courant les champs et les prairies,
Chercher de douces rêveries !
Et puiser dans le domaine des fleurs
De quoi dissiper mes langueurs !
De toi je fus longtemps privé,
Printemps ! enfin ton règne est arrivé !
J'ai bien souffert dans ma cruelle attente !
À présent, heureuse et contente,
Mon âme fuit le triste souvenir
Du passé qui la fit gémir !
Je sens mon cœur se dilater :
À pleins poumons, je puis vous respirer,
Air bienfaisant, douce brise que j'aime !
Combien mon bonheur est extrême
Lorsque je vois, dans ce jour radieux,
La nature sourire aux cieux !
La verdure couvre le sol,
Et les petits oiseaux prennent leur vol !
Arbres, buissons, que vous bourgeons s'entr'ouvrent,
Que de feuilles vos troncs se couvrent :
Il faut à ces chantres d'épais berceaux
Lors de l'échange des anneaux.
Bientôt j'irai, tous les matins,
Sur les bords des sentiers et des chemins,
Respirer les parfums de la violette !
Bientôt la blanche pâquerette,
Comme l'étoile au limpide horizon.
Étoilera tendre gazon !

Bientôt le lilas, le muguet,
Parfumeront et jardin et bosquet !
Bientôt, au fond de la colline,
Je pourrai cueillir l'aubépine,
Et réunir, en bouquets de printemps,
La tulipe à la fleur des champs !
De la vie, attrayant portrait,
Tout, du monde animé, renaît et reparaît :
Le papillon, l'hirondelle, l'insecte,
Saluent sa végétale secte,
Les conviant au bienheureux séjour
Où règnent bonheur et amour.
Déjà, l'on voit, sur les côteaux,
Bondir pâtres, bergères et troupeaux ;
Le laboureur occuper la campagne,

Et le bûcheron la montagne,
Pour au travail gaiement se préparer,
Et par lui les cieux célébrer.
L'amant pourra donc, cette fois,
À ses amours tresser, tout à la fois,
Guirlandes et printanières couronnes !
Les jeunes et pures madones
Pourront orner, parer les saints autels
De bouquets aux parfums réels !
Beau ciel, longtemps je t'attendis !
Regrettant les trésors que tu perdis !
Mais, aujourd'hui, tu renais, ô merveille !
La nature, avec toi, s'éveille !
Et ma lyre exhale, dans ses accords,
Des accents qu'elle avait cru morts !

À Paul Déroulède

Alors que tout était perdu ! que notre Alsace
Venait grossir le prix d'une infâme rançon !
Que Metz était vendue ! au deuil, que rien n'efface,
La France se voua ! Bismarck avait raison.
Voilà treize ans et plus que la France vous pleure,
Provinces arrachées violemment de son cœur !
Vous oublier ? jamais ! ah ! plutôt qu'elle meure,
Jetant aux nations un dernier cri vengeur !
Quoi ? ce peuple oublier celui qui toujours brille
Parmi les peuples grands, libres et généreux ;
Celui qui fit crouler les murs de la Bastille,
Au cri de : Liberté ! répercuté chez eux ?
Oublier ? quand de toi seulement nous sépare
La montagne fleurie, assise des ballons !
— Au pieux souvenir vaine et fragile barre —
Alsace, de regrets tu remplis nos vallons ?
Quand les Vosgiens, enfants de la grande famille,
D'où l'on vient t'arracher, en un moment fatal,
Ont encore présent ce crime, d'entre mille,
Commis par ces bandits : Le crime de Laval ?
Non, l'oubli là n'est point où toute haine couve :
Prête, au premier signal, à se voir assouvir :
C'est l'espoir du vaincu, l'instinct de la louve
Songeant à ses petits qu'on vient de lui ravir…
……

C'était, on s'en souvient, à la saison des orges :
Les hordes de Werder, accourant par milliers,
Après avoir franchi les profondeurs des gorges

De nos monts, vinrent choir sur toi, Rambervillers !
Toi, second Châteaudun, que la patrie enflamme ;
Peuple de héros, sous le nombre succombant !
Toi, qui sus protester ; toi, que la Gloire acclame,
Oublier ? à ce mot, ton cœur est bondissant !…
……
France ! quand apparut l'instant du sacrifice
Un cri de désespoir retentit tout là-bas !
Mais vienne, un jour, sonner l'heure de la Justice,
Des revendications, des décisifs combats,
Aux sauvages « hurrahs ! » de la tudesque engeance,
De sublimes élans nos montagnards remplis,
Jetteront aux échos, leur houle de vengeance !
Crois-m'en, ô vaillant preux ! terreur des noirs oublis.

28 avril 1884.

Le chasseur prudent

« Tout beau,
Perdreau ! »
Disait à son chien de race
Un amateur de la chasse ;
Et l'intrépide quêteur
De maîtriser son ardeur.
Comme on veut son chien on le dresse.
Perdreau ne manquait pas d'adresse ;
Il tenait mordicus l'arrêt,
Et solide était son jarret.

Chasseur et chien longeaient un arpent de luzerne ;
Le Nemrod, d'un coup de sauterne
À peine s'est-il enhardi
Que, soudain, Perdreau s'est raidi :
Il tient un arrêt magnifique.
« De la prudence ! et je me pique
D'avoir pièce dans mon carnier ! »
Pense le chasseur… Un ramier,
Puis deux, puis trois, enfin une douzaine
Prennent le large, vers la plaine.
Le madré couche en joue… attend…

— « Chasseur, l'émotion te trouble
Que tu ne tires point ? » — « Coup double
Ne se fit précipitamment…
Je ne perdrai rien pour attendre…
Tir assuré, gibier au croc à pendre… »
Pauvre chasseur ! je crois l'entendre.
……
« Perdreau cesse de pâtir !
Deux coups viennent de partir :
Cherche ! cherche ! cherche encore !
Vainement, jusqu'à l'aurore
Tu chercherais ! car vois-tu.
Le gibier n'a fait que craindre
Le plomb qui, loin de l'atteindre,
Dans le vide a combattu. »
L'exemple ici l'on voit d'un excès de prudence.

1863.

Tombez !

Feuilles et fleurs, tombez !
Vous, si fraîches naguère, étiolées et flétries !
Les cimes des monts sont blanchies,
Vents glaciaux, soufflez !
Soufflez ! point de quartier !
Laissez agir l'essor de votre froide haleine !
De débris la nature est pleine ;
Le désastre est entier !
Adieu mes bois touffus,
Aux parfums résineux, aux doux et frais ombrages !
Adieu, verts, riants paysages,
Qu'êtes-vous devenus !
Adieu, charmants côteaux,
Qu'égayaient les refrains des joyeuses bergères !
On n'entend plus dans vos fougères
Bêler les blancs troupeaux !
Avec vous tout a fui :
Pâquerette, muguet, serpolet, marguerite !
Devant le froid s'éteint bien vite
Fleur qui la veille a lui !
Où sont vos gais pinsons,
Vos joyeux passereaux, vos nuées d'alouettes ?

L'écho n'entend plus des fauvettes
Les mélodieux sons !
Hélas ! ils sont partis !
Ils ont, vers d'autres cieux, vers des plages plus belles,
Suivi le vol des hirondelles :
Frimas, je vous maudis !

Bien loin ils sont allés :
Vous ne leur donniez plus ni millet, ni verdure !
Riants tableaux de la nature
Vos jours sont écoulés !
Plus d'oiseaux ! plus de fleurs !
À peine aperçoit-on, dans le fond des vallées,
Quelques feuilles jaunies, glacées !
Témoins de mes douleurs !
Dans ce séjour de deuil
Où, mort et desséché, tout disparaît et tombe,
Bientôt ne sera qu'une tombe
Couverte d'un linceuil !
Ah ! quand reviendrez-vous,
Beaux jours qu'hiver ravit, que je regrette et pleure ?
Quand entendrai-je sonner l'heure
Où fuira son courroux ?
Quand pourrai-je venir
À vos cieux m'inspirer et calmer mon délire ?
Mon cœur ardemment vous désire !
À bientôt le ravir !

Jadis

J'avais dix ans, un bel âge.
Seul fruit de tendres époux,
Ma mère, quand j'étais sage,
Me prenant sur ses genoux :
« Mon enfant — me disait-elle —
En grandissant, sois fidèle

Au bon Dieu, crains son courroux !
Pour ne choir dans l'athéisme,
Apprends bien ton catéchisme ! »
Après quelque peccadille,
Ma mère, pour me punir :
« Méchante petite fille,
Quoi ? Vous oseriez mentir ?

De suite, en votre chambrette
Que l'on s'enferme seulette !
Ayez, quand je vais venir,
Avec le plus grand mutisme,
En main, votre catéchisme ! »
Quand je fréquentais l'école
Monsieur le curé souvent
Venait. J'entends sa parole :
« Que fait-on de cette enfant ? »
— « Mémoire, riche nature,
Bon maintien, belle écriture. » —
« C'est bien, mais il faut avant,
Pour l'honneur du christianisme,
Savoir bien son catéchisme. »
Un examen on annonce :
Je vois encor l'inspecteur,
Devant ma sotte réponse,
Rire, jusqu'au fond du cœur :
« Et vous, élève chérie ?
Ne tremblez pas, je vous prie !
Répondez, n'ayez point peur,
Qu'appelleriez-vous un isthme ? » —
— « Est-ce dans le catéchisme ? »

Ignorante de la sorte,
Pour me donner, comme il dit,
Une instruction plus forte,
Mon père au couvent me mit.
Là, j'appris piano, la danse,
À faire une révérence :
À la hâte, on me farcit
D'un peu de tout, mysticisme,
Puis encor de catéchisme.
Oui, j'en aurai le courage,
Ayant vu de la façon
Dont s'instruisait le jeune âge,
— Ça m'a servi de leçon —
Si Dieu me donne une fille
De lui dire : « À ta famille
Sois utile, apprends du bon.
Garde-toi bien du datisme !
Surtout sur le catéchisme »

Souvenir

SONNET

Au firmament, lac bleu, luit la première étoile.
Le grillon chante. On n'entend plus le bruit du jour.
Sur le hameau s'étend un mystérieux voile :
C'est l'heure où Némorin, assidu, fait sa cour.
Sous un charme inconnu, palpitant auprès d'Elle,
Sur ses lèvres, en feu, revient, à chaque instant,

Ce nom, plein de son cœur, ce nom si doux : Estelle !
— Est-il rien de plus pur qu'amour de chaste amant ? —
Il t'en souvient encor des heureuses prémices,
De notre hymen, ô Toi ! Source aux pures délices
Où je bus, à longs traits, l'ivresse du bonheur ?
Au cours du drame où la nature nous convie ;
Où vient se dérouler le roman de la vie ;
Ce souvenir, toujours, restera dans mon cœur !

Le chant du rossignol

Minuit sonnait. — De son disque d'albâtre
La lune argentait le vallon. —
Je parcourais le domaine du pâtre,
Rêvant avec le timide aquilon,
Quand, ô bonheur de mon âme attendrie
Vint un accent charmer la rêverie :
C'était le chant du rossignol
Qui, vers les cieux, prenait son vol !
Aussitôt de m'asseoir au pied d'un chêne,
Subjugué, séduit, attentif
Aux doux accents de cette cantilène,
De ce sublime et pastoral motif !
J'entends encor la voix mélodieuse,
Au milieu de la nuit silencieuse,
Dédier aux lointains échos
Le recueil de ses chants nouveaux.
Tantôt c'est le récit d'une ballade
Auquel succède un gai refrain,

Dont la limpide et pure roucoulade,
Sur ses pas, sème et la perle et le grain.
Tantôt c'est un nocturne, une prière,
Une bluette, une valse légère
Qui, soudain, naissent, tour à tour,
D'un moderato plein d'amour !

Tantôt c'est une douce cavatine,
D'un cri plaintif joyeux final ;
Ou bien c'est une hymne sainte et divine ;
Un chant sacré, jusqu'alors sans égal !
Tantôt c'est un sublime monologue ;
Toujours un magnifique dialogue
D'ivresse, de joies, de soupirs
Entre échos, rossignols, zéphirs !
Que de douceur ! et quelle mélodie
Règne dans ce concert si beau !
Gluck, Bellini, Mozart, Gade, Abadie
Que ne disparaissiez-vous du tombeau,
Pour accourir goûter de ce délire
Dont s'inspirait, s'enivrait votre lyre
Alors, qu'au séjour des mortels,
Elle vous rendait immortels !
Ô nuit ! hélas ! courtes furent tes heures !
Rapide tu fus à mon cœur !
Je partageais des célestes demeures
Félicité, ravissement, bonheur,
Quand, sur les monts, vint se lever l'aurore :
Plus de nectar ! vide était mon amphore !
Adieu, délices des élus !
Le rossignol ne chantait plus !

Pastel

De tous les prélats de ce monde,
Doués d'une grande faconde,
Au sang bouillant, il en est un,
— Que doit connaître tout chacun —
En qui, dans un tout, se résume
Bonté, douceur, fiel, amertume ;
La promptitude de l'éclair,
Le tonnerre de Jupiter ;
Le savoir, l'esprit, la science,
Haine contre libre conscience ;
La bonté du tendre pasteur ;
Envers les athées la rigueur.
Il est chaleureux quand il aime,
Terrible lançant l'anathème ;
Aujourd'hui c'est jour de venin,
Charitable il sera demain.
Soit que sa verve intarissable
Vous offre à Dieu, vous livre au diable,

Il n'en est pas moins, au surplus,
L'homme dont on parle le plus.
La plume forte et délicate,
Le pape trône et César flatte ;
Mais, au fond, son seul souverain
On le devine, c'est certain.
Pour la paix il dit sa prière,
Il la dit aussi pour la guerre.
Pourvu qu'elle porte profit
Au rêve que la nuit, il fit.

Mais quel est donc ce grand génie ?
Devinez ? ma tâche est finie…
« C'est monsieur Freppel, pour le coup, »
Puisqu'est mort Monsieur Dupanloup ?…

La charité

SONNET

Qui donne, prête à Dieu, dit-on depuis longtemps :
À chacun des mortels de vérifier l'axiome.
Lise avait vu s'enfuir l'aube de son printemps
Quand son cœur se rendit aux faux serments d'un homme !…
Au village aujourd'hui — de même que jadis —
On ne pardonne pas à la vierge fanée :
Pour elle, en ce séjour, non, plus de paradis !
Récluse en son réduit, par le remords minée.
La pauvre fille, hélas ! se mourait lentement !
« Qu'ai-je donc fait, mon Dieu ! que chacun m'abandonne !
Disait-elle en pleurant. — Une âme tendre et bonne
Lui répondit soudain, tout en lui souriant :
« Courage, ma sœur ! » — « Ciel ! à ma douleur amère
La charité pâtit ! » — « Comme toi je suis mère ! »

Les deux chasseurs

Dans un champ de blé noir, à la surface unie,
De Diane deux fils chassaient de compagnie :

L'un côtoyait le sud, l'autre le nord longeait,
Et Pyrame, à vingt pas, entre les deux quêtait.
Quand, tout à coup, fuyant son gîte,
— Quoique fort peu surpris de semblable visite —

Un lièvre part…
Mais un peu tard :
Pan ! pan !… « Du moribond je n'entends plus le râle »
— « En effet, je crois fort que mon coup a fait balle. »
— « Votre coup ? un instant, de nous deux, sur ma foi,
Celui qui l'a tué ne peut être que moi…
Voyez plutôt ? » — « Je vois, le coup est bien à droite. »
— « Alors si vous n'avez compréhension étroite… »
— « Monsieur !… il obliquait vers vous et je suis sûr
D'avoir touché… tenez cette trace au fémur ? »
— « Cette preuve, à mes yeux, est loin d'être admissible… »
— « Et votre résultat me paraît impossible… »
— « D'un pareil jugement déclinant la valeur… »
— « Dites plutôt, monsieur, que je suis un voleur ?
— « Non pas, mais avant tout il faut être équitable. »
— « L'équité n'est qu'un mot où le droit est palpable. —
Ce lièvre m'appartient. »
— « C'est à moi qu'il revient.
Morbleu ! » Pendant qu'en son instinct fidèle
De son maître le chien épousait la querelle,
La victime blessée, oubliant sa douleur,
Aux regards ahuris des champions en fureur,
S'enfuit comme un voleur.
Combien ne voit-on pas chaque jour l'occasion
S'échapper dans la discussion.

À la mémoire de Victor Hugo

Où portes-tu tes pas, ô rêveur triste et sombre ? »
« Des hêtres, des sapins je vais rechercher l'ombre,
Et redire aux échos les sublimes accents
— C'est ma manière, à moi, de fêter le printemps —
Du Poète immortel dont s'honore la Gloire. »
Muse, pourrais-tu mieux célébrer sa mémoire
Que de chanter sur ta lyre voilée, en deuil,
Ses hymnes, chants divins ? Devant ton froid linceuil
Ô chantre des amours, des rues, des bois, des ondes,
Puissant génie, aussi vivace que les mondes,
À t'évoquer on sent comme un parfum de fleur !
À ta coupe enchantée heureux est qui s'enivre !
Hugo, près de ton œuvre il est si doux de vivre !
Car plus on te voit grand, plus on se sent meilleur.

20 juin 1886.

Aux femmes de France

Il ne sera pas dit qu'aux jours des représailles,
Des revendications, des dernières batailles,
Vous, femmes, dont le cœur noble après comme avant,
Fut toujours prêt à plaindre, à s'indigner, devant
Tant d'ardeur au combat, tant de foi, tant de rage,
À l'élan déployé de ce mâle courage,
Vous ne sentiez en vous ce que Jeanne sentit
À l'aspect du drapeau de l'ennemi maudit !

Il ne sera pas dit, vous, qu'aux heures d'angoisses,
Alors que le tocsin, aux clochers des paroisses,
Lugubrement hélait vos fils et vos époux ;
Alors que prosternées saintement, à genoux,
Le cœur plein de fiel, de poignantes alarmes,
Femmes, tout en pleurant, vous bénissiez leurs armes.
Que les Teutons maudits, demain comme jadis,
Exécuteurs haineux de noirs desseins ourdis,
Viendront en légions de bandits et non d'hommes,
Assouvis de pillage, incendier vos chaumes ;
Étaler, de rechef, à vos sombres regards
Leurs mines de rustauds, leurs faces de soudards ;
— Horde puant le musc, qui dans ses doigts se mouche —
Violer vos foyers et salir votre couche :
Pendant que sur un peu de paille de méteil
Vous attendrez, en vain, le repos, le sommeil !
Il ne sera pas dit que les femmes de France,
Quand viendra retentir le grand cri de vengeance,

Que chaque bras valide aura son arme en main
Et chaque cœur l'espoir d'un riant lendemain,
Aux cris poussés par les poitrines haletantes
N'y joindraient pas l'élan des âmes combattantes !
Non, non, on les verra, dans les rangs décimés,
Se mêler aux efforts de leurs héros aimés !
Pour — faisant proclamer la victoire indécise —
Chasser les aigles noirs de l'Alsace insoumise
Les unes s'armeront de fourches et de pieux,
Pendant qu'autres iront leur arracher les yeux

26 juin 1886.

Un soir d’automne

Qu’on est heureux un soir d’automne
Quand, par un beau soleil couchant,
On vient jouir du dernier chant
Des oiseaux, dont le bois résonne !
Quand, à l’ombre des picéas,
Parmi les touffes de bruyère,
Assis sur la molle fougère,
On entend murmurer, tout bas,
Le petit ruisseau dont l’eau vive
Coule de rocher en rocher,
Dans lequel viennent s’abreuver
Et le rouge-gorge et la grive !
Mais, ceint d’une couronne blanche
D’aubépine, lys et muguet,
De guirlandes où le bluet
S’unit à la tendre pervenche ;
Juillet, août, riches épis d’or,
Odoriférantes prairies,
Le ciel des âmes attendries
Non, vous n’égalez pas encor :
Car les sens le printemps enivre,
L’été brûlant les engourdit,
Tandis qu’au calme de l’esprit,
Au charme l’automne les livre.
Au printemps, sous les frais ombrages
De vos séculaires rameaux,
Des siècles parant les tombeaux
Vieux sapins, respectés des âges.

Combien ne vins-je pas m'asseoir ?
Loin du murmure de la ville,
Sous vos berceaux heureux, tranquille
Vous m'abritâtes plus d'un soir ?
Avec le pinson, la fauvette
J'étais heureux de me trouver !

Mais, aujourd'hui j'y viens rêver
Et déjà s'enfuit l'alouette !
J'y viens rêver ! et la Nature
Hélas ! bientôt verra pâlir,
S'étioler, s'effacer, mourir
L'auréole de sa parure !
Tout disparaîtra de ces lieux :
Mes fraîches et vertes rotondes,
Vous volerez vers d'autres mondes
Et le linot vers d'autres cieux,
Bien triste alors sera ma lyre !
Les regrets empliront mon cœur !
Adieu plaisir ! adieu bonheur !
Je ne pourrai plus vous sourire !

Au bord d'un ruisseau

Charmant petit ruisseau dont l'onde fraîche et pure
Arrose ces riants côteaux,
Un instant, laisse-moi jouir de ton murmure
Et suivre du regard la course de tes eaux !
Combien est beau le sort de ta douce existence !

Libre comme un souffle des vents,
Paisible en l'avenir tu n'as qu'une espérance,
Celle, un jour, de t'unir aux flots des océans.
Bien des siècles ont fui déjà sur ta surface,
Détruits, décimés, affaiblis,
Des peuples ont passé ! tout, ici-bas, s'efface :
Toi seul coules toujours, jeune au sein des oublis.
Coule, coule, ruisseau, sans craindre l'heure amère
Où ta source se tarira ;
Si, comme le bonheur, la vie est éphémère,
Dis-moi, combien encor la tienne durera !
Comme tout ce qui vit, enfant de la Nature,
De son sein on te vit sortir ;
En un jour tu creusas un lit où la verdure,
Chaque année, sur ses bords vient pour les rajeunir.
Répondant aux bienfaits de ton onde limpide,
Vinrent le saule et le roseau :
L'un croître dans tes flots et dans ta vase humide,
Et l'autre, t'ombrager d'un doux et frais berceau.
L'aulne mystérieux, le tremble au vert feuillage,
L'arbuste, la plante et la fleur

Accoururent peupler ton innocent rivage,
Et chercher, près de toi, la vie et le bonheur.
Vois, ces bosquets fleuris, cette riche prairie,
Où tu cours porter la gaieté ?
Ils sont tes monuments, car ta vie est leur vie,
Et les ans ont pâli contemplant leur beauté.
À toi l'aspect riant de la belle colline,
Jadis séjour d'un sol ingrat ;
À toi les doux parfums qu'exhale l'aubépine

Aux premiers jours suivant le glacial frimas.
À toi la fleur des prés et la verte fougère,
Fraîche parure des beaux jours ;
À toi la paix régnant au seuil de la chaumière,
Et les chants du berger qui fête ses amours,
Oui, tout autour de toi respire ta présence
Et semble s'en entretenir :
L'oiseau, dans le buisson, célèbre ta naissance,
Et la brise pour toi d'amour semble gémir.
Qu'ils sont chéris tes bords ! et lorsque dans mon rêve
Mes pensées s'arrêtent vers eux,
Je me dis, en voyant le sapin qui s'élève
De leurs humides seins : Atteindra-t-il les cieux ?
Ou si, le front courbé, je vois la pâquerette
Effleurer ta face d'azur.
C'est, qu'en ce doux moment, sa corolle s'apprête
À t'offrir un baiser, aussi chaste que pur.
Ah ! que ne puis-je, hélas ! établir sur tes rives
Un gîte aux ans de mes vieux jours !
Mais non, porte plus loin tes ondes fugitives,
Je craindrais de troubler l'azur de ton beau cours.
Va, va verse d'autres cieux et vers d'autres rivages
Verser l'urne de tes trésors ;
Cours immortaliser et charmer d'autres plages
Où t'attendent déjà les plus touchants transports.
Va, cher petit ruisseau ! qui libre soit ta course,
Qu'à tes flots s'ouvre l'avenir ;
Un jour viendra, peut-être, où, bien loin de ta source,
J'irai te rappeler quelque vieux souvenir !

1863.

Éloge de Victor Hugo

Quoi ! vouloir chanter le Grand Maître,
Dont le vers, unique en son vol,
Au pilori cloua le Traître ;
Immortalisa Dona Sol !
Aigle, dont le puissant coup d'aile
Du Pinde atteignant le sommet,
En fit jaillir cette étincelle
Qu'aux grands génies, seuls, Dieu promet !…
Chantre divin, chantre sublime,
Chantre des fleurs et des sillons,
Toujours prêt à flétrir le crime…
Barde des revendications.
Du peuple qui t'aime et qui t'acclame,
Maître, permets qu'à ton soleil
Je puise un rayon, une flamme !
Ou sinon, dans son lourd sommeil,
Ma muse folle, audacieuse,
Retombera ! sans avoir pu
Redire — elle n'est point flatteuse —
Qu'en ce siècle, où nul n'est repu,
Il fut chéri de la Gloire,
Comme sa plus vive lueur,
Celui qui gagna dans l'Histoire
L'Immortalité par le cœur.

Élégie

Oiseau qui regagne son nid,
Lion qui vers l'antre bondit,
Le flot impétueux qui coule,
La locomotive qui roule,
L'éclair irradiant le ciel,
Le jet du rayon du soleil,
Crois-le-bien, ô ma bien-aimée !
Vont moins vite que ma pensée
Vers toi, foyer de mon bonheur,
Qu'adore et que chérit mon cœur.
Soldat disant : « Adieu patrie ! »
Alors que le vainqueur s'écrie :
« Victoire ! » Le marin du bord,
Ivre d'espoir, touchant au port ;

L'aigle qui veille, de son aire,
Sur son aiglon ; le téméraire
Qui, n'écoutant que sa valeur,
Meurt pour son prochain, ô mon cœur !
Dois-je te le dire quand même,
N'aiment pas plus que je ne t'aime !
Aux jours où fleurit le printemps
Heureux, l'exilé dit : « J'attends
Messagère aimante et fidèle. »
Sois la bienvenue, hirondelle !
Léandre, à l'heure des amours,
Du fleuve a sillonné le cours :
Héro l'attend. Pour cette amante
Est-il une plus longue attente

Que celle où tu le plonges. Lui,
Qui, lorsque tu pars, tout a fui ?

Pythagore

Des qualités que Dieu, chaque jour, nous assure,
Il faut user avec mesure.
Qui trop est vertueux, ne vit que pour mourir,
Étale une vertu peu digne à conquérir.
Trop de bonté, trop de clémence
Du nombre des ingrats signale la présence.
Et la sagesse, au fort du mot,
Peut d'un sage faire un grand sot.
Au temps où la sagesse et la philosophie,
Liées étroitement aux rives de Scythie,
Éclairaient des rayons de leurs humaines lois,
Les peuples et les rois ;
Sous le ciel, où plus tard vint trôner la madone,
Vénéré de son peuple, existait dans Crotone
Un sage, dont le nom, si je ne l'ai perdu,
Est Pythagore. Admirable était sa vertu.
Par le devoir contraint de partir pour la guerre ;
De quitter à regret son existence austère,
Il va, guidant les rangs agrigentins,
Cueillir des lauriers d'or chez les Syracusains.
Mais devant l'ennemi s'évaporent ses rêves !
Il fuit. Dans sa retraite, hélas ! un champ de fèves,
Obstacle inattendu, tout à coup, vient s'offrir :

Quoi ? Pythagore le franchir ?
Jamais ! c'est un dommage. Il préféra mourir.

Revenez !

Oiseaux, chéris du Créateur,
Chantres divins de la nature,
Vos ailes portent le bonheur !
L'idéal est votre parure !
Oiseaux, prémices des beaux jours,
Le printemps fleuri vous invite
Au partage de ses amours :
Oiseaux, ah ! revenez bien vite !
Revenez ! bosquets et coteaux
Sous l'haleine d'avril fleurissent ;
Après vous, mes charmants oiseaux,
Les rameaux soupirent, gémissent !
Revenez, chacun vous attend :
Mon cœur, sans cesse, vous appelle !
Le chant du berger on entend ;
Sur le lac vogue la nacelle.
L'arbre touffu, l'épais buisson
Vous préparent un doux repaire :
Bientôt de fleurs votre maison
Se parera ! Pour satisfaire
Au tribut qu'on doit, ici-bas,
Au dieu que couronnent les roses,
Je vois s'avancer, à grands pas,
Le mois de mai, aux fleurs écloses !

Oiseaux, vous qui savez aimer
Sans crainte de l'indifférence ;
Vous, qui savez si bien charmer
L'aride cours de l'existence !
Vous, dont les chants et les soupirs
N'exhalent qu'amour et tendresse,
Accourez combler vos désirs ;
De l'amour la tente se dresse !
Sans vous plus de charmes au bois !
Plus de rêves au bord de l'onde !
Plus de concert, comme autrefois !
Plus nul écho qui vous réponde !
Loin de vous triste est le vallon,
Navrée et déserte la plage !
Sans vous plus de vie au sillon !
Plus de serein après l'orage !
Mes bien-aimés ! j'aime à vous voir
Voler et déployer vos voiles
Sous les reflets du bleu miroir
Où les oiseaux sont des étoiles !

J'aime à vous voir cueillir le mil,
Glaner le pain que Dieu vous donne
Et détruire l'insecte vil,
Ennemi de Cérès, Pomone.
J'aime à vous voir, quand des amours
Vous avez célébré l'aurore,
Garnir de mousse, de velours,
Le nid où l'amour doit s'éclore !
J'aime à vous voir, quittant le sol,
À vos petits venir sourire !

Dans les airs diriger leur vol,
Alors que résonne leur lyre !
Amis fidèles du printemps
Revenez peupler les collines !
Revenez égayer les champs
De vos pastorales divines !
Je vous attends, avec espoir !
Tout dans le vallon vous réclame !
Il me tarde, oiseaux, de vous voir :
Ah ! venez contenter mon âme !

Le curé de Planois

Depuis un temps immémorable
On n'avait vu curé semblable :
Aussi n'était-il qu'une voix
Sur le curé de Planois.
Il avait la soixantaine
Quand je le connus :
La face toujours sereine,
Ses moutons tenus
Constamment en harmonie ;
Pasteur vigilant,
Non, jamais sa colonie
Ne vit un méchant.
Quand le dimanche, à la messe,
Au prône il montait.
Sa voix, n'étant que tendresse,
Jamais ne tonnait :

« Aimez-vous, comme des frères,
Soyez justes, bons,
Louez Dieu, dans vos prières » :
Voilà ses sermons.

Si parfois une discorde
S'élevait soudain,
Je l'entends : « Que l'on s'accorde.
Donnez-vous la main… »
Il n'était pas de l'école
Qui se fait un jeu,
Des discordes, triste rôle !
De souffler le feu.
Avec lui la même cloche
Sans discernement
De chaumière ou haute roche,
Tintait saintement :
Elle appelait au baptême,
Fruit de purs liens,
Bâtard : l'onction est même
Pour les deux chrétiens.
Dans les choses de ce monde
Ouaille ne le vit
S'ingérer ; loin à la ronde
Bel exemple il fit :
Qu'ils feraient mieux, maints confrères,
À son noble instar,
De prêcher les saints mystères,
D'oublier César ?
Ce qu'il enseignait au temple,
Lui, tout le premier,

En offrait le bel exemple :
Aussi du denier
Qu'en vain attend de Lazare
Tout pauvre honteux,
Lui n'en était pas avare
Pour le malheureux.
Au cours de son ministère,
Si cœurs oppressés
Demandant une prière
Pour leurs trépassés,
Voulaient verser une aumône
Au tronc du trépas,
« Merci, » disait-il, « je donne…
Psaumes ne vends pas. »
À lui certes ne s'applique
Cette déraison,
De convertir en boutique,
De Dieu la maison :
Elle vous semblera bonne,
J'ai vu cependant

Saint mis à l'enchère au prône,
Et payé comptant.
Depuis un temps immémorable,
On n'avait vu curé semblable :
Aussi n'était-il qu'une voix
Sur le curé de Planois.

Stances

Ouvre les yeux à la voix qui t'appelle.
Réveille-toi, sors de ton lourd sommeil
Muse, regarde et vois : c'est Elle !
Après la nuit c'est le soleil.
Pour un instant, hélas ! on te crut morte :
Quand, tout à coup, par ses sons enchanteurs,
La voix, que le zéphir apporte,
Te fait sortir de ta torpeur.
« Tiens, lui dis-tu, viens, toi que je n'oublie,
Me délivrer de cette léthargie
Qui, depuis trop longtemps, m'étreint
Et, pareil au volcan éteint,
Fit de mon cœur un rocher de basalte ! »
Rassure-toi, ce n'était qu'une halte
Placée à mon lyrique cours :
Devais-je muer pour toujours ?
Quand, près de moi, rayonnant, attendrie,
Brasier ardent d'amour, mon Égérie,
Source de joies et de bonheur,
Jusqu'au bord emplit mon cœur ?…
Eh quoi ? quand tu fleuris mon existence,
Quand tout sourit à ta seule présence,
Mes sons seraient mornes et froids,
Au point d'oublier autrefois ?
Quand à ta voix harmonieuse et pure,
Me répétant : « Je t'aime !… je le jure ! »
Mes chants faisant de prompts retours,
Ne te célébreraient toujours ?

Chante, ma lyre, exalte sa conscience !
De ses vertus dévoile, en une stance,
Les trésors qu'un heureux époux
Ne doit contempler qu'à genoux :

« Grâce, bonté, jeunesse, amour fidèle,
Douceur, sagesse, à tes yeux la plus belle »
Muse, tu les redis ici.
Ô ciel, pour tous ces dons, merci !

1873.

Viens, gentille abeille !

Viens, près de moi, gentille abeille !
Il est trop tôt pour butiner :
Le soleil à peine s'éveille,
Chaque fleur encore sommeille ;
Viens, autour de moi, bourdonner !
Viens ! nous serons deux, douce amie,
Pour sourir à l'aube et jouir
De cette heure où l'âme est ravie !
Où l'on voit, riante et jolie,
La nature s'épanouir !
Viens ! sois, un instant, ma captive !
Déjà, vois le pâle horizon
Ceindre son auréole vive !
Au souffle du frais aquilon !
De grandeur attrayant symbole,
Sous des milliers de diamants,

S’ouvrent et calice et corolle !
L’oiseau de branche en branche vole
Et Tyrcis répond à ses chants !
Le jour se lève et sa venue
Le coq trois fois a répété :
Le laboureur, à sa charrue,
Rend grâce au dieu de la nue
Des pavots dont il a goûté.
La nuit a fini sa carriére :
Voiles et ténébres ne sont plus.
Au foyer de chaque chaumière
Chacun récite sa prière
Au tintement de l’angelus,
C’est l’heure où se pare la terre
De fleurs, de perles, de corail,
Où l’enfant embrasse sa mère,
Où deux bœufs s’attèlent en paire,
Car c’est l’heure aussi du travail.

Le travail t’invite et t’appelle
Vole vers lui, vole à tes fleurs
Abeille ! au suc de leur mamelle
Va puiser ton miel, ma belle ?
Va butiner dans tous les cœurs !

1868.

À la mémoire d'Alfred de Musset

Est-il assez de fleurs pour couronner tes vers,
Ô chantre ! enfant gâté de la mère Nature ?
Est-il assez d'amour dans le vaste univers
Pour répondre aux accents, suave et doux murmure,
De ta lyre d'or ? Non. Barde qui subjugua
Les esprits délicats et le cœur de la femme ;
Génie, aux beaux fleurons, qu'en vain, plus d'un brigua,
Alors que tu trônais au paradis de l'âme,
Pourquoi, jeune, brillant, touchant à peine au port,
Cessas-tu de chanter, pour sourire à la Mort ?...
De ta muse, à jamais, les accords romantiques
Résonnèrent. Musset, chercher à conquérir
Un seul de tes lauriers ? Il faudrait acquérir
L'Idéal dont tu sus atteindre les portiques.

1886.

Solitude

Je suis seul. De leur son les cloches m'assourdissent.
Dois-je m'en plaindre, alors que deux cœurs les bénissent :
Émus, tout souriants près de leur nouveau-né,
Qu'en un jour radieux l'amour leur a donné ?
Il pleut. À mon bureau, je fume ma bouffarde.
Quelqu'un qui me verrait alors que je regarde,
En spirales, monter les nuages bleuis
Du narcotique en feu vers d'éthérés pays,

« À quoi songes-tu donc ? Quoi trotte en ta cervelle ? »
Me demanderait-il. — Moi, je répondrais : « Elle ! »
À ce mot, que mon cœur a laissé s'échapper,
Pyrame en a bondi, puis s'est mis à japper.

Et de son doux glou-glou ma triste Colombine
A charmé l'alentour, puis fait joyeuse mine.
Ah ! c'est qu'elle avait cru, fuyant son froid perchoir,
Dans l'aride désert, Fée, enfin te revoir !
Elle accourait déjà vers sa chère maîtresse,
— Prête à la saluer comme une prophétesse —
Sachant que des baisers, largement dispensés,
Elle aurait bonne part. Adieu vases brisés !…
Mes bons amis, pardon ! Oui, ce n'était qu'un leurre
Involontaire ! Ô ciel ! puisse accourir cette heure
Tant désirée, où tous, enfin, ivres d'espoir,
Heureux, cent fois heureux, nous pourrons la revoir !
……
……
Sorti de mon réduit, à l'heure où vient la brune,
J'y rentre, à la faveur d'une éclipse de lune ;
Exemple du destin qui me tient séparé
Pour un temps long, hélas ! de mon astre adoré…
……
……
Neuf lustres ont pâli. À moins qu'il ne soit rustre
Ou brisé, pour le cœur, non, il n'est point de lustre :
Un jour, je te donnai le mien, chaud, palpitant,
Comme on sait quand on aime en faire le présent.
Depuis ce jour béni, en fidèle vestale,
Tu sus entretenir dans son charmant dédale

Le feu sacré, soudain allumé par l'amour :
Ce feu brûle pour toi comme le premier jour !
Ah ! puissé-je longtemps de ce tendre commerce
Savourer le bonheur dans lequel il me berce !
Au terrestre séjour c'est là tout mon espoir…
Minuit sonne. Ange, dans tes bras je dors !… Bonsoir.

1877.

Le petit menteur

Nestor avait menti ;
Sa maman, tout en peine, en pleurait de chagrin !
Quand, lui prenant la main,
L'enfant fautif, dans sa douleur amère,
Lui dit : « Si je fus un menteur
C'est que vois-tu, petite mère,

En avouant ma faute j'avais peur
D'être grondé. » — « Chercher à cacher une faute,
C'est être lâche et vil.
La vérité, mon fils, porte la tête haute :
Avec elle l'on peut affronter le péril. »

1879.

Un candidat

Le maire de notre village,
Un administrateur fort sage,
Est mort. Lourd était son fardeau.
C'est ce qui l'a mis au tombeau.
On le pleurera, je l'assure :
Il avait une âme si pure,
Un si bon cœur et cœtera…
Gare à qui le remplacera !
C'est égal, je suis fort et jeune
Et tous les matins je déjeune ;
Je vais écrire au sous-préfet :
« S'il faut un maire, je suis prêt. »
Après tout, j'ai de la fortune :
S'il se présente une lacune,
Ce n'est point là, je le dis haut.
Car pour être maire, il en faut.
J'ai du savoir autant qu'un autre.
« Monsieur l'abbé, je suis le vôtre ! »
Des ennemis ? je n'en ai point.
J'inviterai, ce soir, l'adjoint.
Des conseillers ? je m'en balance,
Avec eux, j'en ai de l'assurance,
Quand je leur aurai dit : Voilà…
Me répondront tous : C'est cela.
Sans vouloir jouer au ministre,
Une commune s'administre
Avec ordre, tact, probité.
Justice, droit, sévérité.

Souvent il faut que l'on confère
Avec monsieur le commissaire :
De le froisser on aurait tort
Toujours et sous plus d'un rapport.
Aux autorités supérieures
Relations et des meilleures
On doit. En tournées de préfets
Que tous les services soient prêts.

Après dix années d'exercice,
Pendant ce temps rendant service,
Faisant le bien, autant qu'on peut,
— Le bien se fait quand on le veut. —
Quand j'entendrai dire, à la ronde :
« C'est le seul maire étant au monde. »
Je m'établirai le rival
Du vieux conseiller général.
À moins que l'âme soit ingrate,
Élu je serai, je m'en flatte ;
Et le vaincu, du gré de tous,
Retournera planter ses choux.
Conseiller général, c'est riche !
D'autant mieux que c'est une fiche
Pour le mandat de député ;
En vous donnant facilité
— Si l'on veut poursuivre sa route
Car c'est le premier pas qui coûte. —
D'atteindre au corps législatif,
Pourvu qu'on ne soit pas trop vif.
D'être un candidat agréable
Pourquoi ne serais-je capable ?

Parmi ceux qui votent la loi
J'en vois de moins malins que moi.
On dirait, si je ne m'abuse,
— À moins que l'on soit une buse —
Que parler une fois sur dix
Est le fait de quelque phénix.
Non, je ne regrette point d'être
— Ça pourra me servir, peut-être, —
Berryer, Favre ou Cicéron :
Suivant les traces de Simon
Je voltigerai vers la droite :
C'est la seule manière adroite,
Sans adopter nulle couleur,
De rester sans tache et sans peur.
Devenu vieillard respectable,
Sont, à cet âge vénérable,
Tous serviteurs fidèles, bons,
Décorés de plusieurs façons.
Puis, pour combler leurs espérances,
On les érige en Éminences ;
On leur donne un siège au Sénat,
Qui leur tient lieu de majorat.
Arrivé là, plus rien à faire.
Il est même bien de se taire.
Ce que de Boissy ne voulut :
Qu'en advint-il ? C'est qu'il mourut.

Puis au terme de ma carrière.
Dans une dernière prière,
Je rendrai mon âme au bon Dieu !
Et mon trépas donnera lieu,

Au pays qui m'aura vu naître,
D'occuper le burin d'un maître
À me dresser un piédestal :
Dans un square ne fait pas mal
Un chef-d'œuvre de grande école ;
Mais voilà ce qui me désole,
Dont chacun peut-être rira,
C'est que par-dessus il pleuvra !

1866.

Mon bouquet

Mon cœur vient t'offrir ce bouquet,
Formé de quatre fleurs : Bluet,
De ma fidélité t'assure ;
Rose, amour tendrement murmure :
Le lys est gage de ma foi
Et la violette, ange, c'est toi.

15 novembre 1886.

Le Moqueur

CHANSON

Je vais chanter une vieille chanson
D'actualités toujours pleine ;
Tout chansonnier en connaît la façon ;

Chaque siècle nous la ramène ;
N'y voyez aucun mal surtout.
Si, par hasard, l'écoutant jusqu'au bout,
Messieurs, quelque chose vous choque,
Dites-le moi, je m'en moque.
Sur notre planète il se trouve un coin
Où chacun veut être le maître ;
Qui le croirait, sans remonter bien loin,
Un jour tout un peuple crut l'être…
Quand un gas, le connaissez-vous ?
Se fit, là-bas, le médecin des fous.
Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
Depuis lors, d'eux je me moque.

Que de gros bonnets, que de magistrats
Émargeant (certaine est la chose),
De financiers et de grands avocats,
Tous fort habile et pour cause ;
De favoris, de sénateurs,
Paons revêtus des plumes des flatteurs.
Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
Moi, de tout ça je me moque.
Je les entends encor ces candidats
Nous faire de belles promesses,
Et puis, hélas, que nous font-il là-bas ?…
Pardienne !… de belles prouesses…
C'est à qui nous embourbera,
Nous bernera, puis nous imposera.
Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
De ces farceurs je me moque.
Jeunes garçons qui courez, pleins d'espoir,

Et quand l'engoulevent agile
Cherche sa proie et règne sur le soir,
Dans les bras d'une jeune fille,
Vous tremblez… Vous avez vingt ans…
Ah ! de l'amour qu'il est le printemps !
Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
D'aimer, hélas ! je me moque.
J'aime le vin, nos ancêtres l'aimaient
— Mais non l'Aï, aux doux arômes. —
Vin que Bacchus et que Noé buvaient :
Le vin, le vin qui fait des hommes.
J'en veux qui soit de pur raisin,
Qu'il ait la couleur du sang de Baudin.
Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
De vos vins blancs je me moque.
Je les connais ces mitrés et ces noirs,
Ces successeurs des bons apôtres,
Grugeant nos sous à l'aide d'éteignoirs,
De grimaces, de patenôtres ;
Le long des jours nous sermonnant…
Le travailleur nourrit le fainéant…
Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
Des Escobar je me moque.
Étant enfants, mamans sur leurs genoux,
Nous prenant, quand nous étions sages,
Faisaient sauter, à nos regards jaloux,
Pantins. Ministres, rois ou pages.
Depuis combien ont fait le saut ?…
Plus on est grand, plus on tombe de haut.

Messieurs, tant pis, si ça vous choque,
Des chutes je me moque.
Toute chanson doit avoir une fin,
Ici la mienne se termine.
C'est le bon sel qui, fût-il gros ou fin,
Dit-on, fait la bonne cuisine :
Dans le mets qu'on vous sert céans,
Si le sel manque, adieu les condiments !
Messieurs, tant pis, si ça vous choque.
Manger salé, je m'en moque.

Janvier 1870.

Simple dialogue

Lise, un jour, dit à Mathurin :
« Il faut prendre femme, cousin…
Beau gars épouse à la trentaine
Et vous frisez la quarantaine.
Regardez bien, autour de vous,
Tous vos amis sont des époux. »
— « C'est vrai, ma charmante lutine…
Mais ne croyez-vous point, cousine,
Que mon état de liberté
Égale leur félicité ?
Le mariage est une chaîne
Lourde à ceux dont courte est l'haleine ! »
— « Galant vous n'êtes point. Adieu. »
Amour qui passait en ce lieu

Laissa choir un malin sourire…
De ses liens, par son empire,
Trois mois après couple enchanté
Égloguait sur l'égalité.
Femme le veut, Amour l'ordonne…
Regrets pour le cœur qui se donne
Au dieu qu'on nomme Célibat !
— Triste sinon coupable état. —
Épouser est loi naturelle :
Nul ne doit s'y montrer rebelle.
Tout à l'hymen est invité :
Des cœurs c'est la fraternité.

1886.

Quoi chanter ?

Muse, prends, accorde ta lyre,
Abandonnons-nous au délire.
Comme tous les rimailleurs,
Je veux chanter en vers et des meilleurs.
Chanter, à dire c'est facile.
Tout poète s'y croit habile.
En vrai Boileau je veux, ma foi,
Chanter aussi, mais chanter quoi ?
Le printemps avec sa violette ;
L'automne, sa riche cueillette,
Sa chasse aux fanfares de cor ;
L'été, ses moissonneurs chargés de gerbes d'or ;

Du ruisseau l'onde fraîche et pure ;
Rive que couvre la verdure ;
Pâtres, bergères et troupeaux,
Vieux chêne aux antiques rameaux ;
Fleur, hélas ! trop tôt effeuillée ;
Oiseaux, charme de la feuillée ?…
Sujets oiseux et superflus,
Muse, crois-moi, n'en parlons plus.
Chantons de nos guerriers les exploits et la gloire ;
La voix du canon ; le drapeau,
Immortalisant la victoire ?…
Ce langage du vieux grimoire
Suivit Béranger au tombeau.
Chantons les qualités de l'âme :
Grandeur, noblesse, intégrité ;
La candeur et l'enfant, la pudeur de la femme ?…
Ce trésor de vertus qui m'exalte et m'enflamme
Chez Benoîton est escompté.
Dans les replis du cœur trouverai-je, peut-être,
Quelque tendre et beau sentiment ?
La charité, ce don ennoblissant notre être ?…
On l'exerce, au nom du grand Maître,
Au grand jour et Dieu sait comment !
La magnanimité, qu'aux grands seuls on accorde,
Là, je crois trouver mon sujet ?…
Non, c'est usé ! jusqu'à la corde.
Désintéressement, viens, viens, que je t'aborde !
Jette un coup d'œil sur le budget.
Dans une Elmire, une Lisette,
Je vais donc célébrer l'amour,

Comme l'a fait chaque poète ?…
Muse, d'aimer à tant par tête
On a fait la mode du jour.
« Permets-moi d'exalter l'artiste
Ou le poète du moment ? »
— « Ton exaltation m'attriste !
Vois Thérésa, va, suis sa piste
Ou sinon certain four t'attend. »
L'éloquence, don magnifique,
Qui, jointe à la vertu civique,
Fait un tribun du citoyen ?…
D'orateurs j'en connais combien
Parlant beaucoup pour dire rien.
Si je démontrais la sagesse
Présidant à l'esprit des lois ?
Ou des nations l'allégresse
Quand vient à rire Son Altesse ?…
Fais-toi courtisane de rois.
Comme on pardonne en sacristie,
Comme on tolère au Vatican ?…
Ne crains-tu qu'on t'excommunie ?
Entre peuples, combien est belle l'harmonie ?…
Par Krupp et Gras, assez ! ou je te laisse en plan.

1873.

Ô justice !

Avoir deux poids et deux mesures,
Selon le rang ou les figures,
C'est un fait, ici-bas chacun croit l'adopter.
Sur le fleuve du droit peut-on ainsi flotter !
Quand, à la correctionnelle
Se succèdent deux délinquants.
L'un calomniateur (c'est une bagatelle,
Riche il est, ses salons sont hantés par les grands.
Quatre cents francs d'amende iront purger sa peine) ;
Et l'autre, pauvre diable, une mauvaise graine,
Pour avoir soustrait un melon
Ira quatre mois en prison.
Après trente années d'exercices,
Sous les armes, sous le drapeau,
Pour les récompenser de leurs nobles services,
On donne à l'officier la croix, ah ! c'est bien beau !

Tandis qu'au grenadier on donne la médaille…
Comme si tous les deux, au fort de la bataille,
Pour repousser les étrangers
N'affrontèrent mêmes dangers.
Aux séductions d'un lovelace
Succombe jeune et tendre fleur,
Chez un monde cruel, pour elle, point de grâce.
L'abandon est son lot… adieu !… C'est une horreur !
Et, pendant ce temps-là, que devient notre fourbe ?
S'il est grand, devant lui tout le monde se courbe ;
Et cet infâme, s'il en fut,
Se voit répondre à son salut.

Un époux volage, infidèle
Est facilement pardonné —
C'est la mode aujourd'hui. — Mais que la femme belle
Cueille, à son tour, du fruit que l'époux s'est donné,
Aussitôt on la blâme, on lui jette la pierre —
Au scandale donné, certes, il est matière. —
Mais pourquoi n'en point faire autant
Envers son époux inconstant ?
Un fermier de la Normandie,
Pour avoir tiré sur un cerf,
En juin, est condamné, puis frappé de saisie
Par l'huissier du Trésor, au cœur dur comme nerf :
Ses meubles sont vendus au profit du Domaine !...
À vous il est permis, seigneur et châtelaine,
Tout l'an de chasser, de courir.
Dans vos parcs, à n'en plus finir.
Pour l'égalité, ce beau rêve,
Nos pères jadis combattaient :
À notre égal niveau plaçons la fille d'Ève.
« Qu'elle soit forte aussi ! » C'est ainsi qu'ils parlaient,
Et depuis ce temps-là, qu'a-t-on fait de la femme ?
Une ignorante, un être frivole, une dame,
Une esclave, au passif devoir
D'un confesseur, de son miroir.
À mes yeux seuls sont charitables
Ceux qui, consultant leur budget,
Du pauvre font la part. Secourir ses semblables,
C'est une loi de Dieu, là seul en est l'objet.
Mais donner, pour avoir messe, oremus, prière ;
À tous ordres quêteurs, au denier de saint Pierre ?

À d'autres je laisse ce tic.
Qu'en dit Dieu de tout ce trafic ?
Il est, oui, plus d'un patriote
Qui s'écriant : Où allons-nous !

Pensa sauver des mains d'un tyran, d'un despote
Son pays qui se meurt… Ceux-là ce sont des fous !…
« Ah ! qu'ils feraient bien mieux de cultiver leurs terres, »
Disent les satisfaits — « de soigner leurs affaires. »
Langage ignoble, c'est certain,
D'un peuple qui devient crétin.

Qui es-tu ?

D'essence immortelle et divine,
Toi, devant qui mon front s'incline :
De tout le centre et le milieu,
Unique et que l'on nomme Dieu ;
Toi, qui créas astre, planète,
Le vent, la foudre, la tempête ;
L'être, soit homme ou vermisseau :
Qui mis des ailes à l'oiseau.
L'amour dans toute la nature,
Afin que chaque créature
Y puise à longs traits le bonheur
Ne serais-tu qu'un imposteur ?…
Tour à tour, on te représente
En Dieu d'amour ou d'épouvante,
Colère, doux et bienfaisant,

Selon le sujet, le moment.
C'est ainsi qu'à certaine école
Te faisant mystère et symbole
D'un tout formé d'un nombre trois,
— Et Panurge dit : Je le crois. —
Aux plus mauvais jours de ce monde :
Quand la misère au seuil abonde ;
Que du ciel la foudre et le feu
De ravager se font un jeu ;
Ou que le volcan sous ses laves,
Ensevelit rois et esclaves,
Chaumières, temples et palais ;
Engloutis, perdus à jamais,
Quand, sous l'effort de la tempête,
Se brisent trois-mâts et goëlette ;
On te montre, un pauvre pêcheur,
En Dieu terrible, au bras vengeur.
Puis, domaine de la féerie,
Ce Dieu qui, la veille en furie,
Frappait et causait tant de mal,
Pour peu qu'à certain tribunal
Avec un bon père on s'accorde,
Devient Dieu de miséricorde,

Dieu de clémence, Dieu d'amour…
Que de changements en un jour !…
Est-ce toi qui commets ces crimes
Où s'immolent tant de victimes
Qu'on les compte par milliers ?
Toi, qu'on dit le Dieu des guerriers,
Le Dieu qui donne la victoire

Au plus fort et couvre de gloire
Le vainqueur au meilleur canon,
Serait-ce possible ? non, non,
Puisqu'au lendemain des batailles
Des mères aux chaudes entrailles,
Qu'étouffent douleur et sanglots,
Des pleurs qu'elles versent à flots,
Tu viens, tu viens sécher la trace
en Dieu compatissant. De grâce !
Dieu d'ici-bas, du Paradis
Sors, vrai, de ce salmigondis.
Apparais à l'âme troublée
Comme un zéphyr dans la vallée,
Au souffle bienfaisant et bon,
Ne recélant aucun poison !
Si ton royaume est de ce monde.
Sois Dieu, non de la race immonde
Des Tartuffe et des mécréants,
Mais le Dieu des honnêtes gens.

Vous me faites rire

Pallier les méfaits et les vices des hommes,
C'est l'usage adopté dans le siècle où nous sommes.
Pour peu qu'en cette voie orbite le progrès,
Ceux-là, seuls, seront bons qui sont mauvais sujets ;
Puis on verra Rodin de Séguier à la place,
Et monsieur Monthyon céder à Lovelace.
Depuis assez longtemps l'âne a porté le bât.

Ah ! vous me faites rire d'aise,
Hommes légers, ne vous déplaise.
À mes yeux chat restera chat.
Le dévôt qui le jour ne quitte point l'église
Et soupire le soir à la porte de Lise ;
Le marchand qui vous vend tout au plus juste prix
En se disant, tout bas : Bon, encore un de pris.
Plaideur qui ne se rend qu'après preuves écrites,
Vous dites de ces gens : « Ce sont des hypocrites,

Des malins, des roués… » Assez, je vous comprends.
Ah ! vous me faites rire d'aise,
Tous ces fourbes, ne vous déplaise,
À mes yeux sont des mécréants.
Que j'en vois de ces gens, tout comme un bon apôtre,
Répandre d'une main pour recevoir de l'autre !
Qui, pour plaire au pouvoir, sans honte, osent encor
Allier la conscience avec titres et or !
Vous les dites ces gens enfants de la fortune,
Pour peu qu'ils soient de cour, d'épée ou de tribune
Que leurs toges balaient la salle aux pas-perdus.
Ah ! vous me faites rire d'aise,
Tous ces gens-là, ne vous déplaise,
À mes yeux sont des gens vendus.
Il est un lieu sacré mais qui devient l'infâme,
Où l'âme entre candide et d'où, triste, sort l'âme !
C'est quand à la pudeur un apôtre éhonté
Livre un combat mortel, un nom de sainteté :
Enseignant à l'enfant ce que cache une mère !
« Là, l'homme est remplacé par Dieu, notre bon père »,
Dites-vous, — « et Dieu seul nous donne le pardon… »

Vous, chrétiens, qui trouvez ce raisonnement bon,
Ah ! vous me faites rire d'aise,
Ce Dieu d'un jour, ne vous déplaise,
À mes yeux n'est qu'un vrai démon.
Cette enfant qu'une révolution secrète
Que suggère en son cœur une voix indiscrète,
— Dans son œuvre l'aidant un génie infernal —
Pousse aux bras d'un infâme, en la livrant au mal.
Pauvre fleur ! des humains honnie, abandonnée !
Vous nommez séducteur celui qui l'a fanée…
Séducteur ? Ô ! c'est trop, pour pareil attentat…
Ah ! vous me faites rire d'aise,
Ce séducteur, ne vous déplaise,
À mes yeux est un scélérat.
Quand des fronts couronnés par droit de la naissance
Ou par droit du plus fort, qui doivent leur puissance
Aux caprices du Temps et non aux nations,
Envoient, gaiement, s'entretuer leurs bataillons ;
Le plus souvent pour récolter quoi ? De la gloire !…
Et ceux que, par hasard, couronne la Victoire
Vous les dites héros, favoris des destins…
Ah ! vous me faites rire d'aise,
Tous ces héros, ne vous déplaise,
À mes yeux sont des assassins.
J'en connais des ventrus, recélant les ressources,
Produit de la sueur du travail, dont les bourses

Se gonflent, alors que leurs badauds ruinés
Ont, pour tout dividende, un large pied de nez…
Tous ces faiseurs, industriels de cette école
Que Macaire fonda, dont ils tiennent le rôle,

Sont pour vous, financiers, adroits agioteurs…
Ah ! vous me faites rire d'aise,
Ces Mercadets, ne vous déplaise,
À mes yeux sont de francs voleurs.

1869.

Éole !!

SONNET

Loin de moi,
Mon idole !
Plein d'émoi
Cœur s'envole !
Et de toi
— Joyeux rôle —
Voile loi
Qui l'isole.
Mon cœur vole
Vers le pôle
Où gît : Toi !
Tel Éole
Fuit le pôle
Sombre et froid.

septembre 1886.

L’Europe sous Bismarck

Europe, de ce qui se passe
Dis, en seras-tu bientôt lasse ?
Quand briseras-tu, d’un effort,
Le lien sous lequel se tord
Le Droit. Vois sa lente agonie !
Œuvre de l’infernal génie
Incarné — Renais Jeanne d’Arc ! —
Dans l’homme qu’on nomme Bismarck.
De tes fils on le vit détruire
La sainte harmonie et séduire,
Après les avoir décimés,
Les Autrichiens. Fiers opprimés

Oubliant Sadowa !… qu’importe ?
De le venger chacun sa sorte :
Habsbourg aujourd’hui, dans son parc
Fait risette au vainqueur Bismarck.
Te souvient-il de l’Italie
Qu’un peuple ami fit ? « C’est folie
D’apporter son or et ses bras
Au service de noirs ingrats.
Me réponds-tu. » C’était la France…
Elle ne vit que délivrance !
Et le possesseur de Saint-Marc
Se fait le valet de Bismarck !
Jusques Albion — c’est bien elle ! —
Qui fait aussi la courte échelle…
C’est dans son rôle assurément.
Pourrait-il en être autrement ?

Ne sait-on qu'elle est fort habile,
Serviable et point mercantile…
Et sachant la valeur du marck,
Qu'elle vend son dard à Bismarck ?
Jadis les têtes couronnées
— Voyageant à longues journées —
Suivies de prélats, de seigneurs,
Allaient à Rome. Quels honneurs !
Tous, rois, gens d'épée ou de cape,
Là, baisaient la mule du Pape…
Le Pape, outrageant Luc et Marc,
Baise les bottes de Bismarck.
France ! écoute silencieuse,
Sans cesser de veiller. Rieuse,
Laisse couler le flot amer !…
La Liberté tuera le Fer.
Sois toujours la terre de Gaule…
Aussi qu'à ta nerveuse épaule
Vienne se raffermir ton arc…
Tout passe et — passera Bismarck

26 avril 1887.

À l'Alsace

Après le rapt, après le crime
Ils crurent, ô sainte victime !
Que l'oubli, ce dieu des ingrats,
Des fourbes et des scélérats,

Calmerait ta douleur amère !
Et qu'enfant reniant sa mère
Tu livrerais ton noble cœur
Aux caresses du ravisseur !…
Ivres du succès, pleins d'audace,
Ces Teutons te font de leur race !…
Comme si la race à Blucher,
La race, que le crime exulte,
Qui joignit à la haine l'insulte,
Était la race de Kléber !

25 juin 1887.

À Ernest, à Maria

ÉPITHALAME

De chanter on me prie : est-il plus bel usage,
En un festin d'hymen, alors que pétillant,
Dans le cristal limpide où sa bulle surnage,
Le Cliquot vient couler, au sourire enivrant,
D'orner de gais refrains ces fêtes de l'amour !
Pour des chansons, j'en suis : Mais je cède, en ce jour
Si vous le permettez — et sans le trouver drôle —
À ma muse tremblante, un instant, la parole…
……
Cœurs, à jamais unis, que l'Amour maria,
Salut à vous, Ernest ! à vous : avec Maria !
En cette belle aurore, au ciel de l'hyménée,
Où la foi de vos cœurs librement s'est donnée ;

Sous vos pas, engagés dans des sentiers fleuris ;
De votre doux bonheur, aux témoins attendris,
Ah ! qu'il leur soit permis — ce sont si douces choses —
De semer des bouquets de myrtes et de roses !
Quand la Nature se trémousse,
Que sur le gazon l'herbe pousse,
Quand l'hirondelle fait son nid,
Et que le liseron bleuit.

Quand vient s'ombrager la feuillée ;
Quand, au matin, toute mouillée
De rosée, au soleil de mai,
La feuille, couronnant le mai
S'égoutte ; alors que l'alouette,
Chante son gai refrain d'amour,
Deux cœurs, pour leur doux tête-à-tête,
Peuvent-ils choisir plus beau jour ?
Saison des fleurs, des tourtereaux,
Mai, mois aux tendres madrigaux,
Aux effusions amoureuses,
Recruteur des bandes joyeuses,
C'est à toi, merci ! que l'on doit,
De fêter ses élus et, qu'en chantant, l'on boit
À leur bonheur futur, à leur union prospère ;
Qu'ils aient beaucoup d'enfants — images de leur père —
Qu'ils soient bénis, heureux, fidèles au destin,
Qui leur mit la main dans la main.
Pleins d'allégresse,
Goûtons à l'ivresse
Du bonheur offert par hymen :
Que chacun caresse,

— Mais avec sagesse —
Son verre tout plein
De ris et de vin.
Et pourquoi, chers amis, en ce jour mémorable,
Tous les cœurs réunis autour de cette table,
Ne battraient-ils à l'unisson :
N'avons-nous pas, sous l'égide républicaine
À notre façon,
Uni l'Alsace à la Lorraine ?

8 mai 1882.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Errantes_et_Vagabondes. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.